



Dominique Rouche

Œdipe le chien

Poème dramatique

Orizons
2012



Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Ammarré à un corps-mort*, 2010
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Éric Colombo, *La métamorphose de Ailes*, 2011
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011
Jean Gillibert, *Exils*, 2011
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*, 2011
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011



Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) ; *L'Éternité pliée*, tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome II ; *Graine de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Lucette Mouline, *Filages*, 2011
Anne Mounic, *(X)de nom et prénom inconnu*, 2011
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011
Gianfranco Stroppini, *Le serpent de mord la queue*, 2011
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : Profils d'un classique, Cardinales, Domaine littéraire se corrént au substrat littéraire. Les autres, Philosophie – La main d'Athéna, Homosexualités et même Témoins, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).





Protagonistes

ŒDIPE
ANTIGONE
L'ÉTRANGER
ISMÈNE
JOCASTE I
JOCASTE II
THÉSÉE
ÉTÉOCLE
POLYNICE
TIRÉSIAS
CRÉON
SPHINX
UN VOYAGEUR
RÉCITANT
CHŒUR
ANTICHŒUR





Acte I





ŒDIPE : Advenir dans ces parages où le langage succombe à l'inutile souffrance d'être né. Se taire : être parlé au lieu de s'exprimer avec toute sa volonté de dire l'irréparable outrage de la destinée.

Ainsi suis-je arrivé ici, l'œil aveuglé, l'âme défunte, guidé par cette main prudente d'une Antigone adorée, ma fille, ma sœur, mon esprit même entrelacé à son âme suppliciée.

ANTIGONE : J'entrevois les remparts de cette ville écartelée, car si tes yeux t'ont privé de la vision d'un monde dont tu es, de par la loi, retranché, du moins tu aperçois encore le spectre décoloré des rayons d'un soleil que j'aurai moi aussi outragé. Par mon intrépidité.

Cette lumière décomposée montre seulement sa polarité avec l'opacité des choses, dans la transparence de l'air faisant vibrer cette lumineuse cité où je sais, à d'infailibles et indicibles signes, que nous sommes arrivés : c'est là, en effet, que nous devons nous réincarner. Toi : comme héros. Moi : comme martyre à tes pas attachée.

Tu devras, même aux enfers, demeurer définitivement séparé de la communauté des hommes que tu aurais outragés par un meurtre innommable, puis une union impossible et irrémédiable, ce mariage dont l'idée même, encore, nous fait trembler. Les liens du sang nous

enchaînent à ce qu'il faut apprendre à briser. Puis, à l'inverse, à renouer.

ŒDIPE : Par le parricide et par l'inceste : ainsi ai-je franchi cette arche interdite qu'aucun homme lucide n'aurait transgressée, respectant cette loi universelle, s'il en est, dont je suis seul à m'être libéré. Inexorable loi qui doit interdire l'union de ce qui engendre avec ce qui est engendré.

Ainsi, j'aurai seulement succombé à l'ordinaire colère d'un homme, que je suis, assassinant tel inconnu rencontré sur sa route et dont il ne savait, pour ne l'avoir jamais croisé, quel lien indéfectible et charnel le liait à ce passant qui périt sous les coups furieux de l'orgueil, de la colère enfin de laisser le passage à ce char portant ma fatale destinée.

ANTIGONE : Les liens du sang, l'ordre des dieux, le sort, l'inexorable volonté des cieux ont fait de toi cet être errant qui ne peut nulle part demeurer et qui reste condamné à chercher le refuge, l'ultime, où il pourra abriter ce qui lui reste de destinée.

ŒDIPE : Dans cet enfer je suis vivant, je suis interdit, je ne suis pas séparé de mon propre sang qui continue de couler de mes veines à tes veines au rythme battant d'un cœur farouche et exalté.

Ainsi, est-ce quand je suis réduit à n'être plus rien, que je suis encore cet homme qui se souvient, cet homme qui ne prévoit rien du futur qui lui reste encore dissimulé et dont les dieux seuls connaissent l'heure de l'ultime passage, de la seconde mort, où, cette fois, j'aurai le droit de

passer, soit le décès lui-même auquel j'aboutirai comme un être qui ne connaît rien de prohibé.

Je suis, déjà, cet homme sans nom auquel j'aspire de toute ma volonté et je tiendrai la main de cette fille aimée en laquelle coule mon sang, puis ma semence aussi d'être, non pas dégénéré, mais régénéré par la faute, le crime absolu auxquels j'ai cédé comme à toutes mes passions auxquelles je n'aurai jamais résisté, me défaisant, tel un chien, de mon humanité.

ANTIGONE : La volonté des dieux est chose terrible en vérité, c'est à elle que l'on ne peut s'opposer, innocent ou coupable : qu'importe, tu auras été ce sujet désigné, cette main prédestinée par laquelle tu auras été mené aux frontières même de l'univers, sans pouvoir, cette fois, le dépasser.

ŒDIPE : En un sens, qu'il me reste à déterminer, je suis libéré de cette humaine condition de laquelle, toujours, j'ai voulu m'écarter : car, en vérité, j'ai souhaité être tyran et je l'ai été. J'ai voulu, le sachant, défier les plus hautes puissances de l'éther dominant tous les hommes que j'ai en effet dominés, pareil aux dieux auxquels, volontiers, je me suis audacieusement comparé. Puis inutilement confronté.

La voie de la vraie joie ne m'est pas restée dissimulée : j'ai, d'abord, tout partagé de ce qui, légitimement, me revenait. J'ai, ensuite, tout mélangé du faste et du néfaste auquel, en définitive, je me suis rangé par volonté délibérée.

J'aurai traversé ce monde comme au ciel une comète : ma destinée brille comme sous l'éclat d'un fol orgueil

auquel je me suis soumis sans compter. Sans varier jamais de cette route où tu me précédais.

ANTIGONE : Tu as fait, ce qu'aucun homme avant toi n'aurait réalisé : tuer ce roi qui t'était inconnu, aimer cette femme qui t'était défendue.

A mon tour d'être possédée par cette étreinte du seul héros dont je sois véritablement aimée.

ŒDIPE : C'est là cette réalité que j'affronte en vérité. Je fixe de mes yeux cicatrisés le soleil dont l'intolérable éclat n'est plus, enfin, aussi insupportable et je vois au-delà du visible que je peux encore toucher, la décomposition de l'univers en un spectre démesuré que je suis seul à partager avec les créatures élues par les dieux dont impénétrable est la volonté.

Comme tous les hommes j'ai rêvé d'une vertigineuse ascension à laquelle j'ai enfin accédé, comme roi, comme tyran, tandis que l'humanité se contentait du cauchemar d'une histoire dont elle ne pourrait jamais s'éveiller.

ANTIGONE : Cet éveil, ce réveil absolu auquel, un jour, tu as accédé, tu l'auras, d'abord, proféré dans ce cœur le plus secret de ton âme exaltée.

Je n'y aurai pas participé.

ŒDIPE : J'ai fait, j'ai voulu, ce qu'il était interdit d'exécuter : meurtrier de mon propre père, puis, engendrant de ma propre mère, les filles, dont tu es, et les fils dont je serai père et frère en une innommable famille dont j'ai formé la souche et dont je suis maintenant séparé, unique, seul,

retranché derrière les remparts de ma volonté. Ta passion partagée de ma vérité.

ANTIGONE : Dans cette nuit aride, du moins je crois apercevoir encore les étoiles éclatantes dans ce ciel pesant sur moi de tout le poids d'une fatalité que je n'aurai jamais voulu me concilier.

ŒDIPE : Dans le souvenir aussi, les yeux fermés, je crois apercevoir nombre de sujets aimés, qui auraient su vieillir, puis mourir, au contraire de moi : je le vois à ces mains qui ne tremblent pas, à ces mots que je ne cherche pas, à la lassitude enfin qui ne s'empare jamais de moi.

Revenant sur moi-même, je me domine de toute ma hauteur, de toute cette fatalité que j'ai, en vérité, provoquée, sans qu'elle me dépasse jamais.

ANTIGONE : Je ne suis pas une victime sans tache, je suis une sorte de monstre sacré qui ne revient pas sur ce qui l'a condamné. Les dieux, les dieux amers, ne se préoccupent jamais des sujets, sinon pour les flétrir, les condamner, ou, peut-être, les sauver, quand l'heure en aura sonné. Qu'ils laissent s'écouler ces destinées dans le torrent immobile de leur indifférence glacée.

ŒDIPE : Aussi, ne les supplie jamais, semble les ignorer. Tiens toi à distance de leur domaine sur lequel je serai seul à poser ces pieds troués. Pour les défier encore.

Les Parques redoutables, les Bienveillantes, je les ai voulu provoquer en ce retranchement où elles se tiennent, attendant seulement l'occasion de plonger tel homme

désigné, prédestiné, dans la confusion d'un acte interdit en lequel, soudain, il sera précipité.

Un tel sort ne m'est pas encore réservé.

ANTIGONE : Je connais ta volonté, je connais aussi ces désirs impétueux qui te saisissent, à ton insu, et auxquels tu ne veux jamais résister. L'heure fatale pourra sonner : je concevrais encore d'irréparables attentats. Car ton désir est ma loi, en effet, et je veux toujours m'y conformer.

ŒDIPE : Je n'ai pas vu venir ma propre destinée : elle a fondu sur moi comme un rapace affamé et je lui ai donné la proie idéale que j'étais. Je ne me savais pas coupable, je ne me savais pas innocent des actes que, brutalement, je commettrai. Dans l'outrage et le défi auquel un jour je te provoquerai.

Cette femme, Jocaste, ta propre mère, est notre mère à tous et je m'en suis emparée avec tout l'emportement d'une passion naissante qui allait encore augmenter au fil des jours où je la voyais, heureuse et comblée, d'avoir été désignée par ce libérateur que j'étais, triomphal, victorieux, irrésistible enfin dans toute la beauté d'une jeunesse assurée de ses succès.

ANTIGONE : Cette femme une fois épousée n'aura pu reconnaître en elle le fruit de son propre sein, le fruit de l'engendrement qui fait toute notre passion, tous nos désirs les plus maudits, les plus interdits aussi.

Ce sein, qui t'avait nourri, tu n'allais pas le repousser : tu allais l'affronter en le perçant de tes traits redoublés.

ŒDIPE : Je n'allais pas la rejeter dans la tristesse de n'être pas aimée, alors même que, d'emblée, je l'ai irrévocablement vénérée.

Maintenant, comme moi, elle a franchi les limites de la terreur, elle a passé les frontières de ce monde que je sais que je vais quitter pour la revoir étranglée.

Ma passion n'est pas morte : je ne regrette pas ce que j'ai fait et les dieux ne me menacent plus de leur colère, de la vengeance même qu'ils auraient exercé sur moi, roi, tyran de cette ville, Thèbes, qu'il m'a fallu quitter sans abandonner l'espoir d'y revenir jamais. M'acquitter de ce qui me sera demandé.

ANTIGONE : Que la détresse s'empare à nouveau de moi : que le désespoir m'envahisse encore pour me dire que je suis vivante et morte tout à la fois. Que le néant soit en moi comme une consolation où je peux me jeter à tout instant. Mais je sais que tu ne commettras pas ce crime ultime de te supprimer : car tu veux voir encore, aveuglé que tu es par la fatalité, par ce désir impétueux aussi auquel je me suis livrée.

Je veux voir les seuils même de cet inframonde où je pénétrerai, le pas hésitant, te guidant, avec cette démarche lente mais assurée, pour entendre la céleste musique, l'apollinienne mélodie dont j'ai rêvé en les instants les plus maudits de mon existence maintenant réalisée puis dépassée pour un avenir encore indéterminé.

ŒDIPE : Il m'est donné de contempler ma propre génitrice, les yeux morts, la bouche béante ouverte sur ce discours qui m'envahit comme la parole même de l'autre que je suis.

Parricide puis incestueux. Puis s'apprêtant à consommer le propre fruit d'une étreinte infiniment convoitée.

ŒDIPE : Soudain, Antigone n'est plus là à mes côtés, je sens un gouffre atroce près de moi s'entrouvrir où je pourrai être précipité, par ignorance, ou, encore, par défi de me porter aux frontières des enfers où je pourrai retrouver tous ceux que j'ai aimés puis irréversiblement damnés.

Antigone, reviens vers moi : soudain j'ai peur que tu me sois enlevée sur le char d'une quelconque divinité, qui t'emporterait loin de moi, me privant de l'écho de ta voix, de la fermeté de ton bras que je ne sens plus m'enlacer.

Dans mon obscurité, je redoute d'être, une nouvelle fois, aveuglé, précipité dans cette absence de clarté que je redoute comme je crains le dieu attaché à mes pas qui ne cessent de trébucher. Tomberai-je, ne serai-je pas alors porté par les favorables démons qui forment ma garde tout comme ma propre enfant, ma propre sœur aussi, ma propre destinée ?

Je suis aveuglé par cette terrible absence que je ne sais expliquer : m'aurait-elle, ici, abandonné, me laissant continuer, seul désormais, cette marche dont j'ignore l'issue et à laquelle j'aspire comme à la mort même : à la révélation de mon caractère doublement mortel puisque j'attends désormais la seconde mort qui me doit ici achever et, ainsi, enfin, réaliser.

Toi, qui arrives de loin : saurais tu prophétiser ?

L'ÉTRANGER : Tu oublieras : tu oublies tout déjà. Tu as oublié encore ce que tu es devenu : errant, insondable, secret. Ta mort est, près de toi, dans cette vibration solaire de l'air

que tu respires désormais. Qu'Antigone revienne : c'est là ta perpétuelle, ta seule angoisse et ton unique frénésie. L'empire de ton irrésistible volonté. Qu'elle te parle, qu'elle te touche de sa main légère comme un oiseau qui se poserait là, en un battement d'ailes, sur ton épaule fatiguée du poids que tu ne cesses de porter.

Le monde serait vide, pour une passion maintenant épuisée ?

ŒDIPE : Je ne suis plus que le rêve d'un rêve qui me poursuit et me fait exister. Bientôt je me lèverai de ce rocher hospitalier, pour rejoindre l'espace qui m'est réservé et où s'entrouvre l'escalier menant aux enfers où je dois maintenant pénétrer : dans l'espace d'une seule journée.

Ce soir, dans ce temps renversé, je ne serai plus qu'une ombre assoiffée du sang que je boirai avidement et dont je tire le peu d'énergie suffisant à subsister, si peu que ce soit, dans ces interminables corridors où je devrai continuer d'errer, âme abandonnée qui ne reconnaîtra pas ceux qu'il lui arrivera, par hasard, de rencontrer.

L'ÉTRANGER : La première mort est passée : il te reste une éternité d'attente, d'immobilité forcée et la vue, la précieuse vue que tu t'es toi-même retirée, te sera peut-être rendue pour voir cet impitoyable monde auquel tu es condamné. Dans ce défi arrogant de ta royauté.

ŒDIPE : Qui est près de moi en cet instant où je me prends à rêver d'une présence qui m'encouragerait à exister encore dans cet autre monde où l'on ne respire plus, où l'on ne dort jamais ? Les morts seront les seuls témoins de mon

existence infirme, atrophiée. Les morts se présentent à moi comme des figures ravagées par l'usure du temps si j'en crois ma propre cécité.

Mes enfants, mes filles, mes sœurs, viendrez vous là où je suis exilé ? Le plus tard, pour vous, sera le mieux : respirer l'air transparent seulement percé du cri puissant du rapace qu'il faut savoir interpréter comme un signe des dieux dont je me suis détourné, absolument et irréversiblement.

Soudain m'ignore-t-elle, sait-elle qu'ici je suis réfugié, dans cet asile de nuit où j'erre, à tâtons, me heurtant aux murs de cette enceinte qui m'enferme et nous prive du ciel remplacé par ce vertigineux plafond dont les soupiraux laissent percer les faibles lueurs d'un jour inhabituel qui, bientôt, tôt ou tard, viendra s'éteindre dans la fin d'un monde qui ne tardera plus à décliner, puis à s'effacer de la mémoire même des hommes condamnés à ressasser le souvenir de leur passé.

Mes préférées, où êtes vous désormais ? Quelles sont vos destinées ? Vous ne seriez pas mortes puisque vous êtes en moi comme ces fantômes chéris de mon atroce, de mon intrépide passé que je provoque pour recommencer.

L'ÉTRANGER : En vérité, tu ne renies pas ce que tu as fait : tu as délibérément désiré tout ce qui t'est arrivé. Tu as voulu, de ton plein gré, transgresser les lois du monde qui t'étaient opposées et, en effet, longtemps tu as profité de ce triomphe secret par lequel ton propre lit était occupé par la reine, cette femme, cette ménade, que tu avais, lucidement, convoitée.